Michel Cusin-Brens honoré

ANDILLY Né en 1933 dans une vieille famille, Michel Cusin-Brens, est le fils d'un modeste agriculteur de Charly. Il est repéré très tôt par son instituteur et son curé pour ses capacités intellectuelles. Ils l'orientent vers les études au détriment des ambitions de son père qui voulait en faire un paysan.

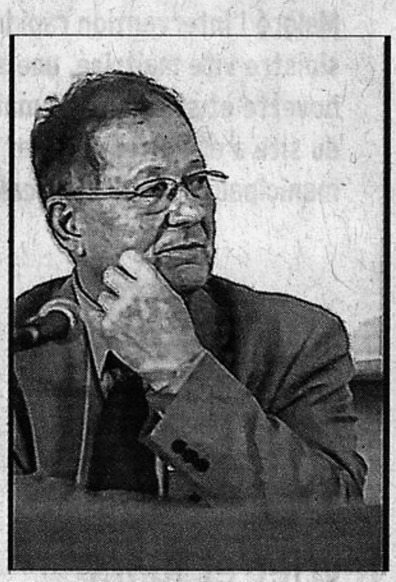
Après avoir enseigné dans des lycées à Briançon et à Lyon, il devient professeur à l'école normale d'institutrices d'Annecy en 1962. Il obtient sa thèse de doctorat en 1977, consacrée à une poète anglaise Edith Sitwell. Il devient professeur d'université en 1980, la même année où il est élu vice-président de l'Université Lyon 2, puis président de 1986 à 1991 et président de la Conférence Rhône-Alpes en 1987-1988. C'est lui qui fera baptiser l'Université Lyon 2, sous le nom d'Université Lumière et qui réintégrera l'université dans son contexte institutionnel en développant des relations avec la Région, le Département et la Ville de Lyon.

Il tenait des discours mobilisateurs et réformistes. Il était à la fois « force de protestation et de proposition. » Il redonna son prestige à l'Université, par exemple, en relançant l'attribution du titre de docteur honoris causa lors de la rentrée universitaire ou la remise des diplômes.

En 1987-1988, il devient président de la Conférence universitaire Rhône-Alpes, puis vice-président et président de la commission des relations extérieures de la Conférence des présidents d'Université de 1986 à 1990 au niveau national.

Il préside pendant 17 ans la Villa Gillet à Lyon

Sa carrière se poursuit au niveau européen en devenant président du comité de liaison des Universités de la Communauté économique européenne en 1990-1991 à Bruxelles. À la retraite, il se lance dans des traductions d'auteurs anglophones pour Flammarion, La Pléiade ou la Collection Blanche. Sa passion pour l'art et la culture l'amène à présider pendant 17 ans, la Villa Gillet, un observatoire international des langages contemporains situé à Lyon.



Michel Cusin-Brens (ci-dessus) a été honoré à titre posthume lors de la journée des vergers, en présence du maire Vincent Humbert, de Pierre Cusin, président du Syndicat Mixte du Salève, et de Claude Megevand, ancien président de la Salévienne, sa famille a découvert une plaque avec une rue à son nom. Photo DR

Un grand savoyard s'en est allé en 2010. Une plaque commémorative, installée dans une ruelle, et conforme au vœu de sa famille, laisse une trace indélébile de son passage à Andilly.

Sébastien CUSIN

Passionné par l'histoire de la Savoie et aussi celle de Charly, son village

Michel Cusin-Brens était aussi un homme de passion. Il en cultivait plusieurs dont l'histoire de la Savoie, qui lui tenait tant à cœur. Membre de la société d'histoire régionale La Salévienne, il appréciait particulièrement le XVIII[e] siècle où les États de Savoie paraissaient très en avance par rapport à leurs voisins européens : cadastre dès 1730, abrogation des privilèges féodaux dès les années 1770, tolérance religieuse. Quelques jours avant sa disparition il avait tenu à écrire sa compréhension des événements de l'Annexion de la Savoie à la France, dont il avait compris et dénoncé les manipulations diplomatiques.

Il a toujours gardé une attache très vive à son village natal, Charly, dont il connaissait toute l'histoire, celle de ses familles, des terroirs. Il en a écrit des passages savoureux et participé à la monographie communale.

Dans sa dernière année de vie, il a obtenu du vicaire général d'Annecy une réhabilitation de « sa » chapelle de Charly.

Il considérait le patois savoyard comme une vraie langue

Il n'a jamais renié ses origines paysannes et la culture orale transmise par ses ancêtres, y compris celle des légendes ou histoires travesties par la transmission des générations.

Il tenait tout particulièrement à faire suivre son nom de Cusin par celui de Brens, le surnom de sa famille, certainement par fidélité à ses ancêtres mais aussi pour maintenir la tradition des surnoms pour distinguer les Cusin de Charly.

Michel aurait voulu encore mener deux combats qui lui tenaient à cœur : l'enseignement de l'histoire de Savoie dans les écoles de l'ancien duché, et l'étude du patois savoyard à l'Université de Savoie. Ce patois, il l'a toujours considéré, comme une vraie langue et non comme un dialecte qui revêt une connotation négative.

S.C.